Document généré le 20 avr. 2024 00:11

Québec français

# *Les neiges* de Michel Garneau

## Michel Garneau, *Les Neiges suivi de Le Bonhomme Sept-Heures*, Montréal, VLB éditeur, 1984, 124 p.

Gilles Girard

Numéro 88, hiver 1993

URI : https://id.erudit.org/iderudit/44581ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Girard, G. (1993). Compte rendu de [*Les neiges* de Michel Garneau / Michel Garneau, *Les Neiges suivi de Le Bonhomme Sept-Heures*, Montréal, VLB éditeur, 1984, 124 p.] *Québec français*, (88), 101–101.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

# *LES NEIGES* DE MICHEL GARNEAU

*GILLES GIRARD*

L'hiver ne semble pas être un thème privilégié de façon particulière dans le théâtre québécois, ni quelque autre saison d'ailleurs ; le découpage de l'année en époques climatiques et états de végétation n'intervient le plus souvent qu'accessoirement dans les coordonnées spatio-temporelles et joue diversement de ses qualités métaphoriques. Mais, parfois, la saison peut laisser son empreinte jusque dans le titre et faire office de mise en abyme indicative de son importance qualitative et fonctionnelle. *La Complainte des hivers rouges* de Roland Lepage est lourde de la tristesse et de la révolte des patriotes dont la rébellion a été si brutalement réprimée ; des maisons sont brûlées à Saint-Denis, à Saint-Eustache (70 morts, 60 maisons brûlées), à Saint-Benoît, en plein mois de décembre : « On va pâtir c't hiver, à trembler d'tous nos membres ». La référence à l'hiver n'est pas exclusive à un genre mais épouse tous les registres : l'allégorique *Sommeil d'hiver* de Marie-Claire Blais où la Mort fait office de personnage central; l'hibernation affective et les cœurs esseulés dont fait état *Avec l'hiver qui s'en vient* de Marie Laberge ; une amusante pirouette verbale de Jean-Claude Germain et des P'tits Enfants Laliberté dans *La Charlotte électrique ou Un conte de Noël tropical pour toutes les filles pardues dans a'brume, dans a'neige ou dans l'vice.*

Mais il est une pièce où l'hiver s'est infiltré dans tous les rouages de la fiction, tant structuraux que thématiques, et s'est institué protagoniste de par le discours constant dont il fait l'objet : *Les Neiges* de Michel Garneau. La neige déborde même sur le hors-fictionnel, l'auteur révélant en préface qu'il est né en 1939, année où « il est tombé dix neuf pieds huit pouces de neige ». Et tout sera à l'avenant : le titre, le décor « tout en neige inventée » ; le prologue sans mots où effets sonores et visuels se conjuguent pour solliciter les sens et évoquer neige, glace, poudrerie et fracas de débâcle ; toutes les strates textuelles et didascaliques s'accumulent comme des couches neigeuses jusqu'à la fin de la pièce ou de la tempête.

Dès le départ, le paradigme figure au menu, comme une saison à préparer soi-même sur mesure : « gel nordet glace bouscueil gélivures aboiteaux verglas frimas flocons.. .» vingt-quatre termes de froidure ; à chacun d'y ajouter ses frissons, sa tuque et ses mitaines. Dans ses phrases sans ponctuation (comme dans une seule grande respiration pour passer l'hiver), sans majuscules, à l'orthographe collant au parler populaire, aux néologismes souvent ingénieux, Garneau propose une succession d'images sur lesquelles se greffent de courts tableaux poétiques : « passage de l'ange en raquettes... passage de l'indienne sur la petite neige fine... passage des animaux de la neige... ». L'écriture est brève, syncopée, comme s'il fallait parler court, vite et dru avant que *la langue* nous gèle. Le discours se rompt comme une embâcle ; la parole est pointes et cubes de glace. La stichomythie hachure le texte et rythme les propos crus comme la saison : « fa' frette en viarge de crisse/ ben craire qu'on va s'la geler » ou encore « arthur/ si tu poses pas les châssis doubles/ d'icitte à d'main/ m'a câlicer l'feu/ dans ton capot d'chat ».

La parlure s'adapte à la froidure, mais aussi à la palette chromatique variée des personnages apparaissant furtivement dans ces instantanés de l'hiver. C'est dans un style empreint de mélancolie et de tendresse que le bûcheron et sa femme entretiennent, entre la maison et le lointain chantier où « la neige se trouve/ si tant abondante », une correspondance dont les mots s'entrecroisent mais sont décalés par le long temps de livraison qui fait naître tant de malentendus. L'hiver est un personnage antagoniste aussi chez ce couple de « robineux » hésitant entre la chaleur de la prison ou la possibilité de rester ensemble dans un hiver qui menace leur vie.

L'hiver suscite des effusions lyriques exacerbées : « J'AGUIS L'HIVER » s'exclame « monsieur turcotte », qui s'insurge contre les clichés d'« un beau noël tout blanc ». Il renie ce trait perçu comme inhérent à la québécitude : « triste privilège/ que celui de vivre/ les trois quarts de sa vie/ dans cette blancheur glaciale » et ferait bien appel aux ressources de la métonymie : « un seul eût suffi/ un seul gros flocon exemplaire/ qu'on aurait pu mettre sous verre ». Le rêve québécois, c'est le capital, «gâgné l'million», et le tropical : « en bedaine au soleil ».

Plus encore que dans la construction des personnages — ces bonhommes de neige et de mots —, c'est dans l'effusion lyrique non médiatisée que les images et la musicalité de l'hiver habitent au mieux l'espace poétique de Michel Garneau, stimulent son sens poétique qui fait « neiger les mots » :

*J'VEUX MONTER*
*SUR UN CH'VAL DE DÉSIR*
*J'VEUX QU'Y MANGE L'ESPACE*
*JUSQU'À LA PLUS FAIM DE MES YEUX*

*J'VEUX SORTIR*
*MON DOUBLE SUR LA PLACE PUBLIQUE*
*ET LE R'GARDER DANSER*
*MON INTÉRIEUR VEUT JOUER DEHORS*

*CHU EN AMOUR*
*AVEC L'IMAGINAIRE*
*COMME UN ENFANT*
*APPREND À SE TAIRE*

*J'VEUX TOUJOURS*
*ÊTRE TOUJOURS*
*DANS QUELQUE CHOSE*
*COMME UNE PREMIÈRE NEIGE*

Michel Garneau, *Les Neiges* suivi de *Le Bonhomme Sept-Heures,* Montréal, VLB éditeur, 1984, 124 p.